

André Pousse
Alphonse Boudard

Touchez pas aux souvenirs

ROBERT LAFFONT

852745

32

TOUCHEZ PAS AUX SOUVENIRS

TOUCHEZ PAS
AUX SOUVENIRS



EDITIONS ROBERT LAFFONT
PARIS

8° 2

58256

59

TOUCHEZ PAS AUX SOUVENIRS

LES SOUVENIRS
DE LA VILLE

2

8.5
28526

ANDRÉ/POUSSE

TOUCHEZ PAS AUX SOUVENIRS

... plus perdus de vue. On se bigophone, je vais becoter de temps en temps dans
un restaurant, le Napoléon Châss, rue Balard.

Un bon de jeunesse parisien, la fréquentation de Dédé. À vrai dire, je le
trouvai depuis des années... la nuit des temps. Il traitait déjà les ruelles du
Boulevard de François Villon. Il est de ces hommes, ou de ces femmes comme
il y en a, qui fleurissent encore bon les usages de Paris tels que René Clair les filmait :

C'est rien, un mot, une façon de dire, de frôler les choses ou de mettre
l'oreille sur les pieds dans le plat... ça ne se définit pas, exact... Dédé balance le
troupeau... celui qui cueille à froid la galerie, le promeneur... les gradins
de l'avenue Vill'Archie.

Et nous y voilà. Première saison, premier chapitre rue Niloton. C'est là, en
réalité, que j'ai aperçu notre champion la première fois pendant les Six Jours.
Il courait en équipe avec Delcourt... mais dans l'après-guerre... au temps de
Louis Schulte, Achille Bruneel, Paul-Paul Strömberg... une pléiade de
coureurs qui donnaient le spectacle sportif le plus fabuleux. Tout le monde était
à la Tour-Paris au restaurant en milieu de nuit... même ceux de la haute,
celles de cinéaste ou de la chanson. La foule, les, s'attachait sur les
gradins... les poids commençaient à se lever, les mètres et les péris... sans
rien dans tout ça la croyance... les deux gigantesques, les malfruts
qui ont pu. Ce qui faisait... Tanguy, célèbre argotier, qui
s'adressait d'André Pousse, qui remplirent quelques voitures
de courses et qui, si on pressait... annuelle avait cloqué à chacun sa
part de cabane d'...



ÉDITIONS ROBERT LAFFONT
PARIS



DL-19101990-28824

TOUCHÉ ANDRÉ POUSSÉ

AUX SOUVENIRS
TOUCHÉS PAR



© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 1989

ISBN 2-221-05935-2



Durant toute son existence, comme aux Six Jours, il a fréquenté aussi bien les têtes couronnées du succès et les femmes du monde que les touchés de lard, les voyous de haut vol, les gens du mépris de la loi.

Depuis longtemps déjà, on le sollicitait pour qu'il écrive son livre de souvenirs. Il reculait, reculait... débattait avec une verve qui ne l'arrêtait pas. Après le schisme, il s'est exilé quelques temps à Hatt, puis aux États-Unis. Il y a fait tous les métiers, gagnés sa vie à Dieu sait quoi et au poker... c'était les personnages les plus indignes de la pégre, les marchands de mort subite qui draguaient dans les eaux de la mer des Caraïbes.

Devenu ensuite journaliste, agent littéraire, en son temps aujourd'hui de nos jours au passage Henri Salvador, Mouloudji, Josephine Baker et, bien sûr, la grande Édith, la même l'œil avec laquelle il avait une liaison extraprofessionnelle.

C'est par Michel Audiard que j'ai rencontré André Pousse... servi sur un plateau de cinéma, bien sûr, et depuis, je ne dirai pas qu'on ne s'est plus quittés, ça pourrait inciter les malveillants à de mauvaises pensées... non, mais on ne s'est plus perdus de vue. On se bigophone, je vais becter de temps en temps dans son restaurant, le Napoléon Chaix, rue Balard.

Un bain de jouvence parisien, la fréquentation de Dédé. A vrai dire, je le connais depuis des lorettes... la nuit des temps. Il traînait déjà les ruelles du Pantruche de François Villon. Il est de ces hommes, ou de ces femmes comme Arletty, qui fleurissent encore bon les toits de Paris tels que René Clair les filmait.

Un rien, un mot, une façon de dire, de frôler les choses ou de mettre carrément les pieds dans le plat... ça ne se définit pas, exact... Dédé balance le vanne sévère... celui qui cueille à froid la galerie, le promenoir... les gradins du vieux Vél'd'hiv'.

Et nous y voilà. Première station, premier chapitre rue Nélaton. C'est là, en réalité, que j'ai aperçu notre champion la première fois pendant les Six Jours. Il courait en équipe avec Delvoye... juste dans l'après-guerre... au temps de Gerrit Schulte, Achille Bruneel, Rick Van Steenberghe... une pléiade de pistards qui donnaient le spectacle sportif le plus fabuleux. Tout le monde était là... le Tout-Paris au restaurant en milieu de piste... snobs, gens de la haute, vedettes de cinoche ou de la chanson. Le populo, lui, s'entassait sur les gradins... les petits commerçants, ouvriers, les mémères et les pépés... sans oublier dans tout ça la voyoucratie, les macs avec leurs gagneuses, les malfrats de tout poil. Ce qui faisait dire à Fernand Trignol, célèbre argotier, ami d'ailleurs d'André Pousse, qu'il y avait là de quoi remplir quelques voitures cellulaires et que, si un président de correctionnelle avait cloqué à chacun six mois de cabane et cinq piges d'interdiction de séjour, personne n'aurait eu l'idée de faire appel.

J'en arrive à l'essentiel, ce qui fait l'originalité du témoignage d'André

DL-19101990-28824

TOUCHEZ PAS AUX SOUVENIRS

Pousse... Durant toute son existence, comme aux Six Jours, il a fréquenté aussi bien les têtes couronnées du succès et les femmes du monde que les tronches de lard, les voyous de haut vol, les gens du mépris de la loi.

Depuis longtemps déjà, on le sollicitait pour qu'il écrive un livre de souvenirs. Il racontait, racontait... débagoulait avec une verve qui ne s'imitait pas. Après le cyclisme, il s'est exilé quelque temps à Haïti, puis aux États-Unis. Il y a fait tous les métiers, gagné sa vie à Dieu sait quoi et au poker... croisé les personnages les plus inquiétants de la pègre, les marchands de mort subite qui draguaient dans les eaux de la mer des Caraïbes.

Devenu ensuite imprésario, agent artistique, ça lui permet aujourd'hui de nous évoquer au passage Henri Salvador, Mouloudji, Joséphine Baker et, bien sûr, la grande Édith, la même Piaf avec laquelle il aura une liaison extraprofessionnelle.

Organisateur de spectacles, il a connu tous les montreurs d'ours, les équilibristes, les prestidigitateurs, tous les phénomènes de foire dans les années 50... à l'affiche de tous les music-halls d'Europe et d'Amérique.

Il nous évoque aussi sa jeunesse, la guerre, l'exode. Ça n'a rien à voir avec ce qu'on peut lire habituellement sur la question.

En suivant son parcours, on est un peu débordé tant ça fourmille d'anecdotes dans les milieux les plus divers. Un régal pour l'amateur d'histoires drôles, de petits faits pris sur le vif. Comme sur son vélo de pistard, il s'est défoncé, Dédé, il coiffe au sprint les meilleurs mémorialistes.

A l'avant-dernier chapitre, on en arrive au cinéma, bien sûr. Il se devait d'y aboutir... de nous laisser une silhouette impérissable... celle du pauvre Frédo dans Faut pas prendre les enfants du Bon Dieu pour des canards sauvages... un petit chef-d'œuvre d'humour argotique signé Michel Audiard. Il fait maintenant partie du paysage cinématographique, André Pousse... On l'a vu le flingue à la main auprès de Gabin, Belmondo, Alain Delon, Lino Ventura.

Pensant à lui, me sont venues quelques scènes au bout de la plume que c'était un régal de les écrire. Il y a comme ça des interprètes qui vous remplissent le stylo de la plus belle encre verte.

Devenu restaurateur dans le XV^e, il se dépense en vive jactance auprès d'une clientèle de choix. On va chez lui comme on allait autrefois dans les boîtes de la butte Montmartre pour y rencontrer des mots, des formules qui fusent, pour y respirer encore un peu l'air de Paris avant que les bulldozers et les technocrates n'aient mis un point final à ce que le peintre Gen Paul, l'ami de Céline, appelait l'aristocratie de la rue.

Alphonse BOUDARD

— Tu devrais réfléchir, Dédé, le vélo, c'est bien beau, mais tu vas pas faire le coureur cycliste toute ta vie, là t'as eu du pot, mais regarde-toi, c'est pas sans risque, t'as pas envie de finir ta vie comme porteur de journaux, c'est pas déshonorant, mais pour prendre de la monnaie y a mieux.

J'écoutais ce qu'il me disait, mon pote Jeannot, un Parisien comme moi qui vivait aux États-Unis où il s'était fait naturaliser.

De passage à Paris, il était venu me voir à l'hôpital. Je gambergeais... Il avait pas tort, Johnny... on l'appelait comme ça à Chicago... Parce que là je m'en tirais pas mal, mais il y a toujours l'accident grave, le vrai, le fatal, qui vous attend sur la piste ou sur la route.

Sans compter que c'est pas parce que vous êtes vedette que vous êtes assuré, dans le sport, de faire fortune... surtout dans le vélo. La limite d'âge arrive plus vite qu'un sprint et vous vous retrouvez comme un con, sans oseille, avec votre vélo accroché à un clou. Et même si vous avez pris des sous... ça fond vite. La reconversion... c'est pas évident.

D'après Johnny, j'avais intérêt à laisser tout tomber pour aller avec lui aux Antilles, à Haïti.

— Tout est à faire là-bas, il y a plein de pognon à prendre, j'y suis allé plusieurs fois. Les Amerloques viennent

TOUCHEZ PAS AUX SOUVENIRS

en masse en vacances... faut leur aménager des plages, monter des restaurants, des salons de coiffure, leur louer des bagnoles... il n'y a rien... tu te rends compte?... tout est à faire! On reste cinq ans, on prend un max et on se casse!

— Ben oui, mais le fric?...

— T'occupe pas, on va se démerder... moi, j'en ai et, si t'es d'accord, tu bazardes tout ce que tu as et tu pars, moi, je retourne d'abord aux États-Unis quelques semaines et je te retrouverai sur place.

J'ai réfléchi quelques jours. C'est vrai que dans le vélo pour être au plus haut niveau faut pas picoler, faut pas fumer, faut pas baiser. Moi, j'avais de temps en temps envie de fumer une cigarette, de boire autre chose qu'un Vittel-menthe et de me retrouver dans un lit avec une dame. Alors, je me suis dit : « Je tourne une page, j'ai trente ans, j'arrête la compétition, je change de vie. » J'ai donc arrêté de courir, bazardé mes sept vélos et tout ce que j'avais, et j'ai pris un billet d'avion pour Port-au-Prince...

A l'époque, c'était pas de la tarte pour aller là-bas, le Concorde n'avait pas encore été inventé. Les avions avaient encore des hélices. Le mien, un quadrimoteur Superconstellation, partait pas de Paris. Fallait aller le chercher à Londres. Le voyage durait quatre jours s'il n'y avait pas d'incident. On passait par les Açores, les Bermudes, les Bahamas, et on arrivait à Kingston, à la Jamaïque. Là, il fallait attendre deux jours pour monter dans un monomoteur à béquille d'une quinzaine de places qui avait dû faire 14-18, avant de nous poser à Haïti, sur une piste rudimentaire devant une baraque en bois... Ça s'appelait pompeusement les West Indies Air Lines.

J'étais assis à gauche dans le Superconstellation à la hauteur de l'aile et, après quelques heures de vol, pendant le trajet entre les Açores et les Bermudes, je regardais machi-

nalement par le hublot quand, brusquement, je vois un morceau de dural, de ferraille, je ne sais pas quoi au juste, qui se détache en partie du capot d'un moteur et qui se met à battre comme ça dans le vent des hélices. Un peu affolé, j'appelle l'hôtesse qui rapplique et je lui montre le truc.

— Mais c'est rien, monsieur, restez calme...

— Comment ça, c'est rien, vous rigolez ou quoi?.. Appelez le commandant de bord.

— Restez calme, *please!*

— Appelez le commandant ou je hurle et je fous la panique.

Elle ne voulait pas le faire, on s'était un peu engueulés, mais le commandant de bord s'était dérangé. Lui, il m'avait rassuré, c'était pas grave, d'après lui on allait arranger ça vite fait aux Bermudes. Je sais pas si c'était grave, mais on est restés cinq heures à attendre qu'ils aient fini de réparer... Tout ça pour vous dire que les voyages aériens vers ces années-là, ça ressemblait souvent, d'après ce que j'avais lu, au début de l'Aéropostale.

Aux Bermudes, un type monte dans l'avion, le genre joueur de football américain, 1,95 mètre et 100 kilos. Il est bourré comme un coing. Il s'assied à côté de moi et me parle en anglais, son accent est épouvantable, je ne comprends pas ce qu'il me dit, il s'énerve et finalement va aux toilettes. J'en profite pour changer de place.

Après l'escale aux Bahamas, quand nous repartons, il revient vers moi et me parle à nouveau. Je ne comprends toujours pas.

Une fois arrivé à Kingston, je prends la file des passagers en transit. Nous sommes peu nombreux, et je me mets à la dernière place... j'essaie de ne pas me faire remarquer. Dans ma valise à double fond, j'ai des aigrettes. Ces plumes de héron valent aux États-Unis, où elles sont interdites à la vente, quatre ou cinq fois le prix qu'on les paie en France.

Une fois arrivé à Haïti, un aller et retour à Miami me remboursera le voyage.

A Kingston, il fait une chaleur torride.

Un avion fait des manœuvres devant les bureaux de l'aéroport. Le douanier me parle, le bruit du moteur m'empêche de le comprendre. Il me demande la taxe d'aéroport. Le géant américain réapparaît. Je ne comprends toujours pas ce qu'il me dit.

Sans raison aucune, il me gifle violemment. J'attrape la boîte en ferraille dans laquelle le douanier range son pognon et la balance dans la tête du « footballeur ».

Il tombe de son côté, moi du mien. Les flics arrivent, on nous demande nos papiers.

Je réalise qu'on a perdu la guerre. Le passeport français est nettement dévalorisé, et c'est moi qu'on emmène.

J'ai traité avec les poulets jamaïcains. Ça m'a coûté trois heures de discussion et deux cents dollars.

Après les deux jours d'attente à Kingston au Myrtle Bank Hotel et quelques heures de vol dans l'avion à béquille, je suis donc arrivé à Haïti, à Port-au-Prince, et je me suis installé dans le palace de l'endroit, pour attendre tranquillement Johnny qui allait se pointer quelques jours après avec mon pognon que je lui avais passé à Paris. A l'époque, avec le contrôle des changes, c'était drôlement limité, on sortait pas grand-chose. Lui, comme il était américain, il n'avait pas de problèmes... J'avais décidé d'arriver quatre jours avant le rendez-vous fixé pour me balader et lui montrer que moi aussi je connaissais un peu le pays. Je m'étais donc promené pendant ces quatre jours et, à la date prévue, je me pointe à l'aéroport à l'heure d'arrivée de l'avion de Miami. Il y a plein de touristes amerloques qui descendent de la passerelle à roulettes, mais pas mon copain. Comme il n'y a qu'un avion tous les deux jours, je m'affole pas, je pense qu'il a dû

le rater et je retourne le surlendemain à l'aéroport, à la même heure. Rebelote, il fait pas partie des passagers. Un peu déçu, je reviens à l'hôtel en pensant que, s'il a eu un empêchement quelconque, il va sûrement m'envoyer un télégramme ou un coup de téléphone pour me rassurer. J'attends deux jours sans sortir, mais Johnny ne me donne aucun signe de vie. J'étais pas trop inquiet pour mon pognon. Je savais que mon copain, c'était pas un enfant de chœur, c'était même plutôt le contraire. Mais les truands dans ces années-là respectaient encore certaines règles, et je savais qu'il ne m'avait pas repassé de mon oseille. Fallait quand même qu'il ne tarde pas trop pour m'apporter de la fraîche, parce qu'avec mon petit rouleau de cent dollars j'allais pas aller bien loin. J'avais un numéro qu'il m'avait donné à Paris, c'était à Chicago, mais ça m'emmerdait un peu de l'appeler, c'était quoi ce numéro? C'était chez lui? C'était un bureau? Allez savoir... Je pouvais aussi tomber sur sa femme ou une gonzesse qui serait peut-être étonnée d'apprendre qu'il était attendu à Port-au-Prince. Il n'avait peut-être pas prévenu. Finalement, dans la soirée, j'ai demandé son numéro à la réception et je suis tombé sur un bar qui était plein de monde. Bien que je me démerde en anglais, j'entendais mal à cause du bruit, c'était le patron ou le barman qui avait décroché.

— Oui, on le voit de temps en temps.

— Il passe pas aujourd'hui?

— On ne sait pas...

— Vous pouvez lui faire une commission?

— Bien sûr.

J'avais filé le numéro de l'hôtel pour qu'il me rappelle et j'avais raccroché. Vu ses occupations, à Johnny, il s'était pas trop mouillé, le mec du bar, et je me retrouvais comme un con, pas plus avancé qu'avant. Vraiment je ne savais plus quoi faire, je commençais à fouetter sérieusement. Pour tout

arranger, le directeur de l'hôtel m'avait préparé ma note, il tombait plutôt mal.

— Je vous ai demandé quelque chose, moi?...

— Non, monsieur, mais ici, c'est la coutume.

— Ici, c'est peut-être la coutume, mais moi, je paie quand je m'en vais... ici ou ailleurs, et pour l'instant je reste!

Il n'avait pas insisté et je m'étais tiré dîner au restaurant. L'important pour moi était qu'on ne s'aperçoive pas tout de suite que j'allais avoir des difficultés question monnaie.

Le lendemain, j'étais à l'ambassade des États-Unis pour essayer d'avoir des nouvelles de mon copain; j'ai raconté mon histoire à une nana, une Américaine, qui m'a bien reçu.

— Voilà, j'ai un ami qui devait me rejoindre ici et ça fait plusieurs jours que je l'attends, je suis surpris de ne pas avoir de ses nouvelles.

J'ai filé son nom et son adresse aux États-Unis, et elle m'a dit de revenir à l'ambassade à la même heure le lendemain. J'y suis retourné plusieurs fois, à l'ambassade, parce qu'ils n'avaient toujours pas de réponse, mais cette fois-là, si j'ose dire, c'était la bonne...

— C'est un parent à vous?

— Pas exactement, c'est un ami d'enfance, on était à l'école ensemble et puis après on s'est perdus de vue, il a émigré aux États-Unis...

— Il est mort, votre ami, il est mort à Chicago il y a de ça une semaine...

Ça m'a fait un drôle de choc, la nouvelle... merde alors, il était mort, Johnny... je pouvais toujours l'attendre, il risquait plus de se pointer.

Je lui ai demandé, à la fille, si elle savait de quoi il était mort... non, elle ne savait pas... J'ai su quelques années plus tard à Paris, par des amis, qu'on l'avait dessoudé à coups de calibre. Si on s'est servi de mon pognon pour les fleurs, il a dû avoir une belle couronne, Johnny.

En sortant de l'ambassade, j'étais plutôt songeur. Je marchais sans but dans les rues de Port-au-Prince en cherchant un moyen pour m'arracher de ce bled. Je me souviens d'avoir traversé une place, puis je me suis assis un moment sur un banc public, juste devant un truc marrant, je n'avais jamais vu ça... une petite statue en bronze qui servait de chiottes aux oiseaux, posée sur un socle énorme, disproportionné. C'était la statue d'un militaire, fringué comme un général de Napoléon avec un bicorne sur la tronche. Malgré les circonstances, je trouvais ça rigolo, qu'ils aient foutu ce truc à peine plus gros qu'un bronze de cheminée sur un socle pareil... C'était vraiment un pays curieux. J'avais déjà été étonné dès mon arrivée quand j'étais passé en taxi devant leur Palais national. Il s'était pas cassé, l'architecte, il avait refait la Maison-Blanche, on se croyait aux États-Unis. C'était quand même pas tout à fait comme à Washington, parce que sur le drapeau qui flottait au-dessus c'était tout un programme... d'un côté, il y avait marqué « Vive le Président Magloire » et, de l'autre, « Buvez Coca-Cola ». J'étais donc là à gamberger devant la statue, une mouette venait d'atterrir sur le bicorne, quand j'entends quelqu'un qui m'appelle :

— André... mais qu'est-ce que tu fous là, André ?...

Et je vois s'approcher un superbe mulâtre qui se fend la gueule et qui me saute dessus en me foutant des grandes claques dans le dos.

— Jean-Marie... merde, pour une surprise, c'est une surprise...

J'avais totalement oublié qu'il était d'ici, Jean-Marie. Quand je l'ai connu à Paris, il faisait ses études de médecine au Ludo, rue de la Sorbonne, où on le voyait pratiquement huit heures par jour, c'était sa fac à lui, le Ludo. Avec lui, je jouais souvent au tarot ou aux échecs... sacré Jean-Marie. On se met à parler, mais je ne me mouille pas trop, je lui dis

que je suis en vacances et j'apprends, un peu surpris quand même, qu'il est médecin et qu'il exerce, mais que l'avenir de son pays le tracasse, lui mange la tête, comme il dit. Je le vois encore jeter un petit coup d'œil rapide à droite et à gauche avant de m'en dire plus.

— Tu comprends, moi, je ne suis pas d'accord avec mon gouvernement, je ne suis pas d'accord du tout!

Et Jean-Marie m'apprend qu'il est dans l'opposition, qu'il milite avec des copains, que le président Magloire est un rigolo, qu'on ne fait rien pour le peuple, que tout le monde est analphabète, malade, les femmes surtout, les vieilles, les jeunes. D'après lui, j'ai intérêt à ne pas y toucher, aux gonzesses... et le pian, quand on l'attrape, on n'est pas sorti de l'auberge...

— C'est quoi, le pian?

— Le pian... c'est une maladie de peau d'ici...

Moi qui commençais à être en manque de ce côté-là, il faisait bien de me prévenir, Jean-Marie, j'avais pas envie de me choper une saloperie. Et l'idée de faire le mac, j'y avais pensé un moment, juste le temps de pouvoir me payer un billet de retour, fallait que je trouve autre chose... Pendant que je gambergeais à tout ça, Jean-Marie continuait à me raconter tout ce qu'il avait sur le cœur à propos de son président Magloire... il ne pouvait pas prévoir que cinq ans plus tard ils allaient se farguer Papa Doc et les tontons-macoutes.

— D'ailleurs, ici, ça a toujours été comme ça, et ça fait longtemps que ça dure... tu as vu ça?...

Et il me montre la petite statue constellée de merdes d'oiseaux qui m'intriguait juste avant qu'il arrive.

— Ça, en théorie, ça représente Toussaint Louverture, notre héros de l'indépendance, un Noir... en fait, c'est pas Toussaint Louverture qui est devant toi... c'est le maréchal Ney... tu sais pourquoi?

Comme je ne savais pas, il m'a expliqué que, plusieurs années après l'indépendance, le gouvernement de l'époque avait eu l'idée, pour fêter la chose, de lui faire faire une belle statue, à Toussaint Louverture.

On avait filé beaucoup de pognon à un Haïtien, le cousin d'un ministre, je crois, pour qu'il aille en France passer la commande à un sculpteur.

Arrivé à Paris, le type, qui avait un copain qui habitait Pigalle, était allé directement voir les putes et il avait claqué presque toute l'oseille à faire la fête pendant des semaines, et puis, comme il fallait bien qu'il rentre avec quelque chose, il s'était retrouvé chez un fondeur pas cher, qui lui avait refile, avec la monnaie qui restait, une petite statue du maréchal Ney au rebut, qui traînait dans un coin. A Haïti, pendant ce temps-là, ils avaient construit le socle, un socle normal, en attendant le retour du cousin du gouverneur avec sa commande. Cela a dû leur faire drôle quand il s'est pointé avec son dessus de cheminée...

Le soir même, je bouffais avec Jean-Marie, qui m'avait invité. Tout en jactant avec lui, j'imaginai mille trucs pour trouver du pognon... En aucun cas je pouvais lui dire que j'étais raide, ça m'aurait desservi. Faut toujours faire bonne figure. Dans ce genre de circonstance, faut être loup ou agneau. C'est l'un ou l'autre pour s'en sortir, mais c'est pas facile de faire le choix. D'ailleurs, je crois qu'on ne choisit pas, ça dépend des gènes et des chromosomes... Je pensais que Jean-Marie pouvait m'introduire auprès de gens fortunés, ou me faire connaître des endroits à la mode où je pourrais lever une vieille Amerloque de passage, faire le gigolpince, je ne sais pas... ou lui piquer son collier ou autre chose... En fait, j'étais prêt à tout. Après la bouffe, avec Jean-Marie, on avait été boire un verre dans un endroit qu'il connaissait, à Pétionville. C'était un truc en plein air, dans la montagne, où l'on dansait sous les lampions. J'avais vite été

repéré par deux Américaines et j'en ai invité une à danser, la moins tarte. Quand elle a été en pleine lumière, vue de près, j'ai tout de suite compris que gigolo, c'était pas mon truc... A l'époque, le lifting c'était beaucoup plus rare, les nanas se faisaient moins tirer la peau que maintenant. Ma cavalière, elle, c'était sûr, la chirurgie esthétique, elle connaissait pas. A part ses yeux superbes derrière ses lunettes pailletées, c'était pas regardable. Un cou de dindon, ça pendait de partout. Je lui ai fait faire un petit tour de piste et je l'ai vite ramenée à sa copine. Il se marrait, Jean-Marie.

Le lendemain, dans l'après-midi, il m'a emmené en bagnole à la campagne chez des cousins à lui bourrés de fric, qui avaient des plantations de canne à sucre. Ils m'ont fait tout visiter, en continuant entre eux de jacter politique... Je commençais un peu à m'emmerder. Il était temps qu'on revienne à Port-au-Prince. Je sais pas si Jean-Marie et ses cousins allaient changer quelque chose dans leur patelin, en admettant qu'ils prennent le pouvoir, mais ce qui était certain, c'est qu'ils n'en avaient rien à cirer de voir leurs contre-mâîtres foutre des coups de fouet aux coupeurs de cannes à sucre pour qu'ils bossent plus vite... Je me souviens même qu'ils s'étaient marrés. Ça les choquait pas, eux, de voir un Noir cogner sur un autre Noir. Moi, ça me choquait.

Ils avaient aboli l'esclavage depuis belle lurette, mais un patron restait toujours un patron, il n'y avait que la couleur de peau qui n'était plus la même, et c'était pas près de finir. A l'époque, Krasucki et Harlem Désir, ils auraient défilé tout seuls dans Port-au-Prince...

J'ai eu l'idée d'aller au casino pour essayer, pourquoi pas, de me faire un peu de blé. J'y suis pas resté longtemps et j'ai même pas joué. C'était la mafia qui contrôlait là-bas, l'équipe de Lucky Luciano, je crois. Ils ont vu tout de suite que j'étais pas venu comme les touristes de passage pour y laisser ma

monnaie, mais plutôt pour en prendre. Dès mon entrée, un Ricain avec une gueule de raie pas croyable m'a tout de suite emboîté le pas. Il se tenait à une distance respectable, bien sûr, mais il était toujours dans ma roue... Je suis ressorti.

A l'hôtel, ils commençaient à me faire la gueule, et j'avais de plus en plus dans la tête des idées malfaisantes pour me procurer de la fraîche. Les idées, c'est bien, ça rassure, mais c'est pas toujours réalisable et puis, pour être franc, je pensais qu'à des trucs difficiles à réaliser tout seul. Pour tout arranger, on s'aperçoit bien vite que c'est con, une île, surtout pour se tirer. Les routes, vaut mieux oublier, il y a toujours la mer en fin de parcours. Pour s'arracher, il ne vous reste que l'avion ou le bateau, c'est-à-dire qu'il vous faut beaucoup de carburant... la carte bleue n'était pas encore inventée, on risquait pas de les faire marrons, les compagnies. Toujours dans l'espoir de me faire remarquer par une Américaine à pognon pas trop naze, je me suis mêlé à un groupe de touristes qui visitaient les caves de la banque d'Haïti où se trouvait un petit musée. Et là, le miracle... Au milieu d'une salle, sous une sorte de cloche à fromage qui était fendue d'un côté, une grosse couronne en or massif, avec plein de diamants, de rubis et d'émeraudes sertis autour... un rayon de lumière tombait droit dessus. Ça brillait de partout, un feu d'artifice. C'était la couronne d'un roi d'ici, le roi Christophe, dit Henri I^{er}, qui était clamsé en 1820, c'était marqué sur la plaque. Comme elle ne lui servait plus, sa couronne, à Henri, j'avais pas à me gêner, c'était à portée de la main, il n'y avait même pas de système d'alarme, et puis surtout j'allais pouvoir revoir Paris. Mon retour, c'était sans problème. Avec une des grosses émeraudes, je pouvais même acheter l'avion et le pilote avec. Dans un coin de la pièce, il y avait un gros Noir, le gardien, qui ronflait, sa casquette sur les yeux, le cul vissé sur un tabouret. Lui, avec un coup de chaussette bourrée de sable

sur la tronche, il continuerait sa nuit sans somnifère. Après, mine de rien, décontracté, je sortirais en planquant la couronne sous mon imper plié sur mon bras... Une fois dans la rue, sans trop me presser, je rejoindrais le pêcheur et son canot qui m'attendraient dans une crique. Après, c'était Cuba, c'était la liberté. On entrait et on sortait comme on voulait là-bas... Castro n'était pas encore arrivé... et Batista n'était pas trop curieux sur la qualité des touristes...

Le lundi, les caves de la banque étaient fermées. Comme on était mercredi, je pouvais opérer dès le lendemain. J'étais en train de penser à tout ça en buvant un café à une terrasse juste devant le Palais national quand Jean-Marie, qui passait par là, vient s'asseoir en face de moi toujours en se fendant la gueule.

— Tu m'offres un café ?

— Bien sûr...

— Alors, André, tu fais le touriste ? T'as été faire un tour dans les caves de la banque ?...

Pour lui faire plaisir, je lui dis que c'est beau, qu'il y a de belles choses à voir, mais je ne lui parle pas de la couronne de Riton I^{er}... c'est lui qui m'en parle...

— Tu vois bien qu'on a toujours été dirigés par des profiteurs. Tu te rends compte, elle est en cuivre, la couronne... et les pierres, c'est du toc..., de la pacotille... tout est faux... les diamants, les rubis, les émeraudes... c'est de la verroterie... les vraies pierres et la couronne en or massif, c'est plus ici... ça fait longtemps qu'ils ont tout vendu...

Merde... tout s'écroulait... je retournais à la case départ. Sans le savoir, il m'avait empêché de mettre le pied dans un trou, Jean-Marie. Sans lui, dès le lendemain je montais sur le trône. André I^{er}, roi des cons... Chaque année, pour fêter les rois, après un petit coup de Miror, j'aurais pu me la foutre sur la tronche, la couronne...

Et puis on s'est un peu perdus de vue avec Jean-Marie.

J'ai profité d'un lapin qu'il m'avait posé pour prendre un peu d'espace entre lui et moi. Comme je vous l'ai dit, il donnait dans l'opposition et ça me disait rien d'avoir des emmerdes avec les flics de Port-au-Prince qui, j'avais remarqué, n'étaient pas des câlins. On s'est téléphoné et je lui ai raconté que je m'étais trouvé une gonzesse et qu'on allait se revoir dès que je pourrais. En fait, j'étais devenu représentant en parfums. Vous marrez pas... c'est vrai... J'avais pas fait les petites annonces... non... Ça avait commencé par la rencontre d'un Français, qui était originaire de Bar-le-Duc... un marginal, comme on dirait maintenant... un type de mon âge qui attendait comme moi à l'ambassade de France, où je m'étais pointé pour savoir si on pouvait m'avancer mon billet de retour. Ils m'avaient presque envoyé me faire voir. André Pousse, ça leur disait rien du tout... le vélo, le Vél'd'hiv', ça devait pas être leur truc. Donc, il était content de jacter avec un Français, le gars de Bar-le-Duc. Lui, ça faisait trois ans qu'il était là... C'était un cas, cézigue. Il avait acheté un vieux rafiot qu'il avait retapé. Il avait eu l'idée de remplacer le fond de son épave par un grand morceau de plexiglas et il faisait visiter les fonds de corail aux touristes quand il y en avait. Ça lui permettait de bouffer. Ce jour-là, il n'avait pas de clients, et on était partis tous les deux faire un petit tour en mer. On avait cassé la croûte dans une crique, peinars... et il m'avait prêté des palmes et un masque pour que j'aie me balader. C'était pas encore pollué à l'époque... et sous l'eau ça valait le dérangement... avec mes mains j'écartais les poissons multicolores qui m'entouraient, c'était vraiment chouette... j'étais bien. Et puis, d'un seul coup, j'ai vu un requin, oh, c'était pas celui des *Dents de la mer*, mais quand même, un comac... qui est passé comme une fusée à trois mètres de moi... deux secondes après, j'étais sur le pont, mort de trouille.

— Ben, qu'est-ce qui t'arrive ?

Il se marrait, ce con-là, en me tendant sa bouteille de rhum. Je lui raconte que je viens de voir un requin, un monstre, et ça l'avait pas inquiété...

— Ouais, je sais, il y en a plein ici... mais ils ne sont pas dangereux, ils attaquent pas... on serait de l'autre côté, en face, du côté de Curaçao, ça serait autre chose, mais ici on risque rien...

Il était décontracté. Je sais pas s'il vit encore, allez savoir... il s'est peut-être fait bouffer par un requin qui s'est gouré d'océan...

Pour en revenir à mon job, il était maqué avec une mulâtre, mon nouveau pote, et le père de la fille cherchait un représentant pour faire du porte-à-porte, pour vendre des flacons de parfum, il cherchait quelqu'un de sérieux et surtout il ne voulait pas de Noirs... C'est pas qu'il était raciste, mon futur patron, mais ceux qu'il avait utilisés s'étaient tous tirés avec ses produits ou le pognon dès le premier jour. Bref, avec mon teint de pêche et mon beau costard, je faisais l'affaire, et, si j'ose dire, il n'a pas hésité à me mettre au parfum, le beau-père. Malheureusement, je n'ai pas bossé très longtemps avec le mulâtre, une semaine à peine. D'abord, j'en ai eu vite ras le bol de faire l'esclave en me baladant avec une valoche en carton pour placer mes petites bouteilles que je foutais sous le nez des gens pour forcer la vente...

— Sentez-moi ça, ça vient directement de Paris...

C'est vrai que ça venait de Paris d'après l'étiquette, mais je peux pas vous dire d'où. Même fauchée, en France, il n'y a pas une frangine qui aurait osé s'asperger avec ça. Ça chlinguait sévère... Dès que je rentrais à l'hôtel, je me douchais en catastrophe pour éviter qu'au restaurant mon poiscaille sente le muguet, bref, j'en avais marre... je gagnais à peine de quoi acheter mes cigarettes et il commençait à

m'emmerder, mon patron. D'abord, il avait déjà essayé plusieurs fois de m'enfler sur ma commission et, surtout, il voulait que je couche avec sa deuxième fille... la plus jeune, qui allait encore à l'école. Il voulait avoir des petits-enfants plus clairs que lui...

— Vous pouvez pas comprendre, c'est très important pour nous, à Haïti...

Il me promettait la lune, un salaire fixe, sa voiture, une Chevrolet de 1936 complètement naze... et je ne sais plus trop quoi encore. J'en avais rien à foutre, moi, de sa descendance et ça m'arrangeait pas du tout de faire une partie de jambes en l'air avec l'écolière. D'abord, c'était pas Miss Haïti, et je repensais à ce que m'avait dit Jean-Marie au sujet des dames de son pays. Il a vu tout de suite que ça me bottait pas terrible d'être son gendre et que c'était pas la peine qu'il insiste. Je lui ai rendu sa valochette, ses flacons, j'ai pris ce qu'il me devait et je me suis tiré. Mon copain et sa mulâtre, eux, ils ne pouvaient pas avoir d'enfants... Et c'est pour ça qu'on m'avait demandé de m'occuper de la petite sœur.

A Haïti, il y a un racisme terrible. C'est Jean-Marie qui m'a expliqué ça. Ça se passe entre les Noirs, au niveau de la couleur. Suivant la teinte, on se respecte plus ou moins, d'un côté ou de l'autre, et pour s'y retrouver dans ce clair-obscur, c'est duraille. Il y a les Noirs, les métis, les quarterons, les octavons, et tout ça, ça se mélange pas ou alors ça fait semblant devant les Blancs, c'est dingue...

Quelques jours après, au bar de l'hôtel, je fais la connaissance d'un Américain, le genre Clint Eastwood, qui était en vacances avec une nana qui avait l'air d'être sa femme. Au début, comme il jactait sans accent, je l'avais pris pour un Français, il m'avait dit qu'il avait vécu à Paris. La fille était venue le rejoindre, puis on était allés bouffer ensemble au restaurant. Au dessert, on était devenus des potes, lui et moi. Je lui avais raconté l'histoire de mon copain qui devait venir

me rejoindre et qui devait m'apporter de l'argent, sans trop donner de détails, on sait jamais. Et on s'était revus le lendemain, à l'heure de l'apéro. Moi, j'avais encore passé une mauvaise nuit à gamberger, d'autant plus que j'avais reçu la réponse d'une dame que je connaissais à Cannes. Je lui avais écrit pour qu'elle fasse quelque chose pour moi. C'était pas la joie, elle voulait bien, comme elle me le disait dans sa lettre, mais avec le contrôle des changes, c'était difficile d'expédier de l'oseille. Je le savais, bien sûr, j'aurais jamais dû l'emmerder, ma copine, je commençais vraiment à déconner.

J'avais une drôle d'impression en parlant avec l'Américain, Steve, il s'appelait. Je sentais vaguement qu'il voulait me demander quelque chose, mais qu'il attendait de mieux me connaître. On n'était que tous les deux au bar de la piscine, sa femme n'était pas avec lui.

— Oui, elle a reçu un coup de téléphone, sa mère n'allait pas très bien, elle est repartie à New York ce matin... moi, je vais rester encore quelques jours... Dites-moi, André, qu'est-ce que vous faites cet après-midi ?

Et je m'étais retrouvé sur un yacht superbe qui appartenait à des amis à lui, un couple sympathique, on avait passé une journée formidable, baignade, pêche, etc. A l'heure de la bouffe, on avait jeté l'ancre près d'un petit îlot où il y avait plein d'iguanes. La femme avait fait des photos, j'avais presque oublié mes soucis. Il m'intriguait un peu, Steve, il m'avait dit qu'il s'occupait de matériel de forage pour le pétrole et qu'en même temps il prenait des vacances, l'utile à l'agréable en somme. Comme il y a quarante ans de ça, les détails sont un peu vagues dans ma mémoire, mais ce qui était sûr, c'est qu'il me racontait des salades, l'Américain, c'était bidon, ses activités industrielles, il devait faire autre chose, flic ou voyou, j'arrivais pas à le situer. La mafia, c'était possible, mais j'y croyais pas trop. Au cours de la journée, je

Pendant trois, quatre ans, j'ai passé mes vacances à La Garde-Freinet, dans la maison d'un copain médecin à Saint-Tropez, qui me la prêtait. C'était une belle baraque, ancienne comme je les aime. Et je m'y plaisais bien. Comme il voulait pas que je lui donne du fric pour la location, tous les ans je faisais un cadeau à sa femme pour le remercier. Eux, ils restaient tout l'été à Saint-Tropez. Ça m'arrangeait, moi, cette combine, ça pouvait durer longtemps. Puis, un jour, j'ai l'intention de me faire plaisir. De m'offrir une Ferrari. Je réfléchis, et je me dis finalement : c'est con de changer de bagnole, celle que j'ai est encore en très bon état, ça serait plus intelligent d'acheter une maison... s'il m'arrive un coup dur, j'aurai toujours un toit.

Je vais voir l'agent immobilier de La Garde-Freinet et je commence à visiter ce qu'il y a à vendre, mais rien ne me plaît vraiment. Puis, un matin, il me téléphone pour me dire qu'il a trouvé un truc bien, mais il y a un problème. Un jour, la propriétaire veut vendre et, le lendemain, elle veut plus. Elle est un peu louf, la propriétaire. Je lui dis que je risque rien en voyant la maison et que, si ça me plaît pas, ça sera tout de suite réglé. Le jour même, il vient me prendre en voiture et, arrivé sur place, le coup de foudre.

Au milieu des châtaigniers, un vieux mas d'au moins trois

siècles, d'après les architectes. A gauche, une écurie avec une mangeoire taillée dans la pierre, à droite, une bergerie, en tout deux pièces au rez-de-chaussée et quatre en haut, c'est à l'abandon bien sûr, faut tout retaper, mais ça me plaît. C'est ce que je suis en train de lui dire, à l'agent immobilier.

On s'est assis sur le petit mur de la terrasse sous deux arbres qui doivent être aussi vieux que le mas... un platane pour avoir de l'ombre et un tilleul pour chasser les moustiques. Je suis emballé. A La Garde-Freinet où je connais tout le monde, je me renseigne, je cherche à savoir s'il y a pas un piège, on me rassure...

— La campagne de Marie-Thérèse, si c'est bien... c'est une belle campagne, monsieur Pousse... d'ailleurs, nous ici, on l'appelle le Paradis. On l'appelle comme ça parce qu'en hiver il fait cinq ou six degrés de plus qu'ici et l'été c'est le contraire... il fait cinq ou six degrés de moins, c'est un microclimat, comme ils disent à la télévision. En plus, le mistral, il passe jamais par là. L'ennui, c'est que Mme Rouvier, la Marie-Thérèse, elle sait pas ce qu'elle veut... des fois, elle veut vendre... des fois, elle veut plus vendre...

Ça, je le savais déjà. Bref, on est allés la voir, la Marie-Thérèse. Elle habite à l'entrée du village, une vieille maison qui lui appartient aussi.

Il m'a averti, l'agent immobilier, elle achète plus de savon depuis belle lurette, la Marie-Thérèse. Il a raison, ça schlingue sévère dans sa tanière... c'est pas croyable. En plus, c'est une vraie sorcière... la belle-mère de Blanche-Neige en plus tarte, avec des ongles de six centimètres et des tifs pas coiffés qui lui descendent à mi-cuisse. A l'époque, elle devait avoir soixante-dix, soixante-quinze berges, elle en paraissait cent vingt.

Elle nous confirme qu'un jour elle veut vendre et qu'elle change d'avis le lendemain. On s'est pas éternisés ce jour-là.

A force d'en parler, de cette « campagne », on était